Marges

Revue d'art contemporain

03 | 2004

La place de l'image dans le monde contemporain

Notes sur un voyage au Liban

Laetitia Tura et Cédric Deguilhem

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/774>

DOI : 10.4000/marges.774

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2004

Pagination : 64-72

ISBN : 978-2-84292-247-4

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Laetitia Tura et Cédric Deguilhem, « Notes sur un voyage au Liban », *Marges* [En ligne], 03 | 2004, mis en ligne le 15 novembre 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/marges/774> ; DOI : 10.4000/marges.774

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Presses universitaires de Vincennes

Notes sur un voyage au Liban

Laetitia Tura et Cédric Deguilhem

« L'Imaginaire déchoit-il ou se renforce-t-il quand
on le confronte au Réel¹ ? »

Victor Segalen

- 1 Celui qui essaye de mettre en forme la guerre est confronté à son propre imaginaire. Les déterminismes historiques et culturels pèsent sur l'observateur, qu'il soit photographe, cinéaste, artiste, écrivain ou simple voyageur. En tant que photographe, je dois penser ce qui prédétermine mon appréhension d'un terrain, de la même manière que l'ethnologue est lui-même sujet de son observation.
- 2 Tout voyageur a éprouvé ce décalage entre ce qu'il avait imaginé et ce qu'il rencontre réellement. Dans cette « pré-vision », force est de constater la puissance de l'imaginaire constitué par les images emmagasinées de tout type (photographies et reportages de presse, documentaires, photos artistiques, films, plaquettes touristiques...). Ces supports produisent des représentations qui orientent le cheminement du voyageur. Pour le photographe, il s'agira d'adhérer ou non à ces représentations. Comment celles-ci biaisent-elles le regard porté sur le réel ? Comment aborder un terrain de conflit, fief habituel du reporter ? Comment s'écarter de l'exotisme « souriant » ou « misérabiliste » ? Comment porter un regard ni indifférent ni complaisant, mais ouvert aux nuances et aux ambivalences ?
- 3 Mon travail photographique, que je pourrais définir rapidement ici comme étant une recherche des traces d'un conflit sur un territoire, m'a conduite en quête de lieux marqués par la violence humaine. Les lignes suivantes proposent modestement l'écho d'un parcours du voir... sans trop pré-voir.
- 4 Et puisque le déplacement géographique est aussi un voyage intérieur, je m'efforcerai de scruter l'imaginaire et de rendre compte des quelques archétypes qui modèlent le regard.

Rencontre avec un Liban

[...] quelques vieux hommes portent la longue barbiche grise et les grandes houppelandes des Chinois de convention²

Michel Leiris

[...] des gens idéalement japonais³

Chris Marker

- 5 En août 2001, je suis partie, accompagnée de mon ami Cédric Deguilhem, étudiant en ethnologie, pour un voyage de plus de trois mois au Moyen-Orient. J'emmenais avec moi un matériel photographique lourd et d'apparence archaïque (un vieux Mamiya 6x6, mise au point manuelle, focales fixes et peu lumineuses), ce qui imposait de prendre son temps.
- 6 Le Liban où nous sommes restés un mois et demi, fut l'espace propice où mes interrogations liées au cliché, à l'exotisme et à la guerre se trouvèrent confrontées avec le terrain. La force de l'imaginaire construit autour de Beyrouth, ville icône de la guerre⁴, ont révélé l'attraction inévitable pour la ruine, la puissance du cliché et la persistance de l'image d'Épinal du Liban, pays des Cèdres.

Regard pré-orienté, présupposés...

- 7 Les images que j'avais en tête avant le départ peuvent s'exprimer par quelques associations d'idées :
    - Liban, guerre du Liban, guerre civile, confessionnalisme (église / minaret), otages du Liban ;
    - Guerre, ruines, ruines habitées, armes « en vente libre », véhicules militaires abandonnés sur le bord des routes ;
    - ONU, casques bleus, force d'interposition, de maintien de la paix ;
    - Beyrouth, centre culturel du monde arabe (édition), refuge des écrivains et intellectuels arabes, missionnaires, écoles ;
    - carte postale et idées reçues : Pays du Cèdre, Suisse d'Orient...
    - Par contre, du Sud Liban, peu d'images, plutôt confuses, et à défaut viennent à l'esprit :
    - la question palestinienne (réfugiés sous des tentes, campements, UNWRA (Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine) ;
    - armée d'occupation, collaboration, exil, retrait, évacuation.
  - 8 Les représentations de Beyrouth étaient inscrites dans mon imaginaire si fortement qu'il me semblait impossible de réaliser autre chose que des « clichés » et de proposer un regard différent de celui d'une ville meurtrie par la guerre. Je dirigeais systématiquement mon appareil vers les immeubles détruits et retournais au cœur de la ville qui avait abrité le théâtre des combats. Attitude qui évidemment réduisait une fois encore Beyrouth à la guerre. Une errance dans la ville sans but précis qui, invariablement, me conduisait à la Place des Martyrs.
  - 9 Cette expérience de la puissance du cliché me paraissait d'autant plus surprenante que pour éviter le « piège », je croyais m'être préservée en glanant ça et là diverses documentations – parmi lesquelles on trouve des films, *Civilisées*⁵, *West Beyrouth*⁶, des articles, le livre *Beyrouth, centre ville*⁷... Au contraire celles-ci n'avaient fait que formater ma vision du Liban et m'empêchaient de voir.
- Se sont vite posées ainsi les questions de légitimité et de pertinence d'un regard sur un territoire qui est inconnu et sur un lieu dont on a reçu un flot d'images.

- 10 Parmi les premières expériences qui alimentent, renforcent ou déstabilisent les préjugés, on peut citer quelques passages de notre journal de bord :
- 11 Mercredi 8 août – Dans l'avion qui nous conduit à Beyrouth, on parcourt un article du journal *Le Monde* que l'on nous distribue : « Les clans du *Counter-Strike* » (un jeu vidéo utilisé via le réseau Internet où s'affrontent des équipes de terroristes et de contre-terroristes, cybernautes du monde entier dans un environnement urbain suggéré de manière minimaliste).
- 12 Jeudi 9 août – Il y a quatre grands bus blancs siglés UN à la sortie de l'aéroport et une nuée de taxis à l'affût. Ayant atterri au beau milieu de la nuit, nos premières impressions visuelles de Beyrouth se feront à notre réveil : la terrasse de notre chambre, au cinquième étage, donne sur un mur aveugle se dressant à deux-trois mètres face à notre immeuble. Les impacts sur le béton gris dessinent les constellations improbables d'une galaxie nouvelle. Le regard se porte au loin (300 mètres) sur la gauche (vers l'Est) pour se suspendre au plus haut et au plus béant des immeubles de Beyrouth (Holiday Inn). Le regard se retourne sur la droite et découvre le quartier, calme, quotidien, au pied de notre immeuble. Les avions ayant sorti leurs trains d'atterrissage passent encore haut dans le ciel. Un fonctionnaire de l'ONU a garé son véhicule de fonction au pied de l'hôtel en face.
- 13 Lundi 13 août – Sur la quarantaine d'ordinateurs que compte le Virus Internet Café de Beyrouth, plus de la moitié sont branchés sur *Counter-Strike*, emplissant la semi-obscurité du lieu de rafales de mitraillettes. Sami, libano-américain de quatorze ans, fait valoir que les personnages sont basés sur des détails réels, même si les *US Seals* ou la DGSE sont mieux figurés que les terroristes dont les différentes équipes peignent des « proche-orientaux » ou des « arctiques ». Il est difficile de se concentrer sur les tenants et aboutissants de la guérilla urbaine en cours à l'écran, la tête emplie des coups de feu qui résonnent entre les buildings.
- 14 Vendredi 10 août – Sommes allés voir la Place des Martyrs (ex-Place des Canons). Hier après-midi, incrédules face à cette sinistre étendue maigrement délimitée. Avons suivi les panneaux de direction, choses rares et quasi inexistantes, jusqu'à en perdre le fil. A posteriori, on se dit qu'il faut se méfier de tout ce qui est fléché dans un pays qui a vécu plus de vingt ans avec des rues sans nom pour mieux perdre les miliciens adverses. Avons retrouvé les indications en sens inverse, et sommes retournés sur nos pas, en vain... Sans aucun doute, la Place des Martyrs, ce devait être entre ces deux flèches qui se faisaient face à 200 mètres d'intervalle, à travers le bitume.
- 15 J'ai du mal à croire que cet espace inanimé, parcouru en tout sens de flux automobiles, soit le même que représentaient Koudelka, El Khoury, Depardon, Basilico une décennie auparavant⁸.
- 16 Pour avoir une vue aérienne de la Place (comment entrer dans l'intimité du vide ? discerner les limites d'un non-lieu ?), il nous faut nous installer à la terrasse du Virgin Megastore. Un des serveurs du café, qui nous laisse faire des prises de vues malgré l'interdiction expresse de sortir un appareil photo dans ce café branché, nous confirmera que cette statue trônait bien au milieu de la place, cette statue que nous avons vue sur des cartes postales jaunies dans une librairie de la rue Bliss (quartier Hamra). Elle a été retirée pour restauration. Elle s'y trouve depuis cinq ans...

Les Cèdres - Sortir de l'exotisme ?

- 17 Première expérience hors de Beyrouth ; Les Cèdres, Bsharre, deux haut-lieux typiquement libanais, de ces vitrines touristiques qui essaient la planète. De ce village appelé Les Cèdres, les plaquettes touristiques promettaient la présence d'une gigantesque forêt de cèdres, symbole vivace et image d'Épinal du Liban. De fait Les Cèdres resteront inaccessibles, minuscule bosquet parcouru par un sentier « sacralisé ». Reste au visiteur – puisqu'ici on ne peut être que visiteur – de se croire au cœur du Liban.
- 18 Sur le trajet qui relie Les Cèdres et Bsharre, des panneaux publicitaires défilent dans un décor de far west le long de la route qui tranche en deux ce paysage comparable à une photographie américaine des années 1930 : Rancho Grande, Mississippi, signes d'un autre ailleurs. Autre exotisme. Rien de très « libanais » ici... ou plutôt si : cette appropriation dérisoire de l'Occident. L'exotisme compose une figure que l'on projette sur l'autre. Contrastes avec les « faubourgs » de Beyrouth, ceinture de misère, contrôlés par le groupe Amal et le Hezbollah. La route de l'aéroport reste le passage obligé des touristes fraîchement arrivés, et de marchands en tout genre.
- 19 Mardi 15 août – Sans véritable but, nous prenons le bus pour Bsharre, patrie du grand écrivain national Khalil Gibran. Sur la place du village, Charlotte délaïse son tricot et nous ouvre les portes de la Maison Gibran. C'est le Comité National Khalil Gibran qui y a aménagé un minuscule jardin renfermant un buste. On apprend que le rocking-chair provient de l'appartement d'exil new-yorkais de l'auteur, mais que la vaisselle servait à sa mère pour préparer la cuisine ici même.
- 20 On apprend encore qu'il meurt d'un cancer, alors que sa mère, sa sœur et son frère (à moins que ce ne soit son beau-frère) mourront de la tuberculose...
- 21 Tout est à l'avenant et, pris d'un extrême dépit, nous gravissons de quelques kilomètres encore la montagne pour atteindre le village des Cèdres (parmi la dizaine de dépliants que le Ministère du Tourisme édite, le seul que nous visiterons).
- 22 Pris au piège par la nuit dans ce parc naturel de pacotille, ce Lourdes sans gage, nous dormons à l'hôtel Rancho Grande. Une voisine, de retour de Medjugorje, (près de Mostar) rapporte une petite vierge en pendentif comme cadeau à la patronne de notre hôtel.
- 23 L'hiver est blanc et accueille des skieurs sur le Djebel Qornet es-Saouda. Je ne sais s'ils substituent alors des boules à neige aux bondieuseries estivales gravées sur bois (l'autre matériau local après la foi). Sur la route qui sort du village et s'enfonce dans un désert ocre et nu, un grand panneau indique Restaurant Mississippi (voir ill. 1).

III. 1

Laetitia Tura, *Les Cèdres*, Liban 2001 Dyptique, deux photographies couleur, 50 cm x 50 cm chacune.

Fascination pour la ruine

- 24 10 ans après la fin de la guerre civile libanaise, que faire ? – car il faut faire quelque chose de Beyrouth, en ruine, en reconstruction, et de ses images qui obsèdent. Ses icônes aveuglantes. Évacuée, la question du témoignage à chaud. L'actualité n'est plus ici. Sur l'ancienne ligne de front (la ligne verte), quartier Sodeco, se dresse la maison Barakat, bâtisse bourgeoise d'époque coloniale. Le vide s'est fait autour d'elle. Depuis un quartier d'affaires a poussé. Les traces du photographe, du sniper, du squatteur, du dentiste subsistent ; témoignages des différentes occupations du lieu. Les restes de pellicules photographiques professionnelles disent que l'immeuble est devenu un symbole « facile » de la guerre. Je prends des images d'esthétiques cicatrices qu'il est bien malsain – et convenu – de fixer. Impossible de s'en empêcher pourtant. Car Beyrouth, malgré nous, ne cesse de renvoyer cette image, complaisante et fantomatique, reproductible à l'infini, de Sarajevo à Grozny...

Il ne s'agit pas de tomber dans la naïveté d'un regard qui serait vierge de culture, mais tendre plutôt vers un regard conscient...

III. 2

Laetitia Tura, *Douille*, extrait de la série *Traces - Barakat*, Liban 2001. 24 photographies n&b, dimensions variables.

III. 3

Laetitia Tura, *Médicaments*, extrait de la série *Traces - Barakat*, Liban 2001. 24 photographies n&b, dimensions variables.

III. 4

Laetitia Tura, *Catalogue des vins*, extrait de la série *Traces - Barakat*, Liban 2001. 24 photographies n&b, dimensions variables.

III. 5

Laetitia Tura, *Barakat*, Liban 2001. Dyptique, photographie. Deux photographies couleur, 50 cm x 50 cm chacune.

NOTES

1. Victor Segalen, *Équipée. Voyage au pays du Réel* (1929), Paris, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1999, p. 16.
  2. Michel Leiris, *Journal de Chine*, Paris, NRF, 1994, p. 179.
  3. Chris Marker, *Le Mystère Koumiko*, 1965, cité dans Chris Marker, *Commentaires 2*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 9.
  4. Les accords de Taëf mettent officiellement fin à la guerre civile libanaise le 22 octobre 1989.
  5. Sabbag, *Randa Chahal, Civilisées*, Liban-France, 1999.
  6. Ziad Douaieri, *West Beyrouth*, Liban, 1998.
  7. Ouvrage collectif, *Beyrouth, centre ville*, Paris, Éditions du Cyprès, 1992.
  8. *ibid.*
-

RÉSUMÉS

En août 2001, Laetitia Tura, photographe, est partie, accompagnée de Cédric Deguilhem, étudiant en ethnologie, pour un voyage de plus de trois mois au Moyen-Orient. Son travail photographique sur des lieux de conflits l'a conduite à s'interroger sur la difficulté de voir et surtout sur la difficulté de montrer. Au Liban comme en Irak auparavant, s'est imposé à elle, le risque palpable de figer la réalité dans une perception stéréotypée. Deux alternatives s'opposaient : montrer et éviter cette imagerie du malheur. La volonté de Laetitia Tura n'est pas de nier les souffrances mais de reconnaître que les images sont toujours une représentation.

In August 2001, the photographer Laetitia Tura, accompanied by Cédric Deguilhem, a student in ethnology, travelled for three months in the Middle-East. Her photographic work about war zones led her to question the difficulty to see, and moreover, the "difficulty to show". In Lebanon, as in Iraq before, the tangible risk of freezing reality in a stereotyped perception struck her. Two options were available: either show and avoid this "misfortune imagery". Laetitia Tura's will is not to deny the suffering, but rather here to acknowledge the fact that all images fall under representation.

AUTEURS

LAETITIA TURA

Photographe, étudiante en DEA (Arts des Images et Art Contemporain, Paris 8)
Site personnel <http://laetitiatura.fr>

CÉDRIC DEGUILHEM

Étudiant en ethnologie, Paris 7